

SÉVERINE VIDAL



Téppro



bayard

SÉVERINE VIDAL

Téppro

Séverine Vidal est née en 1969 et vit en Gironde.

Son premier livre à destination de la jeunesse est paru en 2010 aux éditions Talents Hauts. Elle écrit des romans (éditions Sarbacane, Le Rouergue, Bayard), des albums (éditions Gallimard, La Joie de lire, Mango, La Pastèque...), des scénarios de bande dessinée (éditions Les Enfants rouges, Bayard). Elle anime des ateliers d'écriture (écoles, collèges, lycées, centres sociaux, centres d'alphabétisation...). Ses livres sont traduits à l'étranger, et ont été récompensés par de nombreux prix.

Sur une idée originale de Jérôme Bournaud-Vidal

*Un matin d'avril 2016, Jérôme m'a dit : « J'ai une histoire pour toi ! »
C'était vrai.*

*Il avait imaginé Pèppo et son petit monde. Cet univers si particulier
où je me suis sentie immédiatement chez moi. À partir de ce qu'il m'a
raconté ce matin-là, j'ai fait un roman. Qui est donc le nôtre.*

Pour tout ça, pour tout le reste, pour la vie, je le remercie infiniment.

Illustration de couverture : Chez Gertrud

© Bayard Éditions, 2018

18, rue Barbès, 92120 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-9071-1

Dépôt légal : juin 2018

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés.

Reproduction, même partielle, interdite.

*Pour Théo, Ninon et Fantine,
si inspirants.*

Pour Gabriella, Antoine et Théo qui les inspirent.

Et pour l'immense Manu Causse.

*«D'un instant à l'autre, le vent du Sud va tourner
pour tout me reprendre et tout me ramener»*
Daho / Dani *Étoiles et revers*

La vie tient parfois à un pauvre tréma posé au-dessus d'une bête voyelle.

La mienne en tout cas, de vie.

Je connais pas trop la vie des autres, en même temps. Enfin, pas de près, quoi.

Je sais pas comment dire.

Je suis en fouillis.

Maximilien le disait quand j'étais un drôle de dix ans tout crus, tout au début de la vie comme elle est maintenant, juste après que mes parents m'ont laissé ici pour partir en tournée. T'es en bazar dans ta tête, range-moi ça, il disait.

Alors faut pas compter sur moi pour raconter l'histoire de ce qui s'est passé cet été.

Je peux pas m'en sortir avec l'ordre chronologique, la logique tout court non plus d'ailleurs.

Les mots se pointent beaucoup trop en bordel dans ma tête de piaf.

Le *piaf*, un autre truc que me dit Tonton Max. Parce que je vole ici et là, que je vole ce que je peux, où je peux, à ceux qui le veulent bien. Parce que j'ai l'air de survoler mon monde, que je donne des noms aux choses. Ma caravane s'appelle Edmée et cherchez pas de raison y en a pas. Mon lit Pedro, mon surf Étienne, mon nombril Foufouze et ma brosse à dents Géraldine.

Parce que je pars au lycée le matin mais que je descends neuf arrêts avant, pour finir à la plage.

Finir à la plage.

C'est là que tout commence.

Ma mère a perdu les eaux au milieu des vagues où elle était en train de jouer avec mon père, ils se tenaient la main, elle a dit: Aïe puis: Oups, il a dit: Quoi?, la vague a éclaté sur son ventre et sur moi qui voulais sortir nager avec quatre semaines d'avance, elle a répondu: Non, rien, ça va.

Elle a continué à sauter dans l'eau, à se faire rouler dans l'écume, en rigolant comme un albatros.

Et je suis né trente-quatre minutes après, dans un creux de sable, sur une serviette de bain « Française des jeux » que mon père avait volée (ah oui, c'est héréditaire) dans les vestiaires du camping le matin même.

Il paraît qu'il a dit: Il s'appellera Pëppo, mon fils.

Il paraît qu'elle a répondu: Appelle surtout le samu, il faut couper le cordon.

Il a obéi, et dans l'ambulance qui nous embarquait, trio tout neuf, elle a lâché: OK pour donner un prénom de

pizzaïolo à mon fils mais on ajoute un tréma sur le E, rapport à mes origines suédoises. Et ça fera plus classe.

C'est comme ça que Helga-Annika Anconetti née Björklund, dite Helg, et Fortunato Anconetti, dit Fortu, dit Fofu décidèrent du prénom de leur fils unique, né à l'endroit où la vague meurt: moi.

Un prénom-puzzle, bancal, en bordel, un peu vendeur de pizza, un peu poète nordique, un peu requin, un peu piaf.

Ce qui va suivre est un morceau de ma vie, qu'on va disséquer et raconter et enjoliver et arranger comme une photo sur Instagram, avec filtre pour que les couleurs claquent.

Ne croyez pas tout ce qu'on vous dira de moi.

Tout n'est pas vrai même si rien n'est complètement faux.

1

À CÔTÉ DU MAGOT

Ce jour-là, comme très souvent, Pëppo n'a même pas mis les pieds au lycée. Pour mille raisons, dont une surtout : il n'en avait pas très envie. Il est descendu neuf arrêts avant, avec en tête l'idée d'aller boire un café-chaussette avec l'Argentin. Mais l'Argentin n'était pas là, il n'en faut pas plus à Pëppo pour changer ses plans ou oublier qu'il en avait, alors il a grimpé sur son skate et, surf sous le bras (il lui arrive de faire l'inverse, de jeter son surf à terre et de glisser son skate sous son aisselle gauche, puis de s'apercevoir que quelque chose coince et qu'il n'ira pas loin comme ça), il a filé droit vers la mer qui n'est jamais en retard aux rendez-vous, elle. Il s'est assis, un long moment, et est resté là, à regarder les gens, le temps, le vent. Sans se soucier du fait qu'à six kilomètres de là, ailleurs, loin, plus tard, dans une salle de classe surchauffée, on ferait l'appel. Qu'un professeur dirait son nom, que quelqu'un répondrait : On l'a pas vu dans le bus, ou : Qu'est-ce que ça change qu'il soit là ou

pas, celui-là, il dit jamais un mot? Qu'il y aurait des rires, des haussements d'épaules, des haussements de sourcils, ou des deux simultanément pour les élèves bien entraînés. Sans se soucier de rien, en fait. C'est tout Pëppo, ça : il agit comme si le monde autour de lui n'était pas tout à fait le sien. Ou comme si le monde des autres, avec ses horaires, son rythme et ses limites, n'était pas fait *pour* lui. Il se tient juste au bord de ce monde-là, sans le juger, après tout Pëppo est tolérant, si les gens sont heureux comme ça, pourquoi pas.

Il vit sur une planète bien à lui, pas tout à fait en dehors, pas tout à fait dedans, pas tout à fait adapté, mais pas largué non plus, il suit les choses, observe, presque en spectateur. Mais du genre qui n'en pense pas moins. Depuis le bus, son skate pourri, les marches de sa caravane, il regarde. Essaye de comprendre où les gens courent comme ça, ce qui les meut, quel souffle dans leur dos les pousse. Et quand il ne pige pas il continue sa route, sourire aux lèvres la plupart du temps.

Pëppo a surfé toute la matinée, la mer était agitée, juste comme il aime. Il a trouvé une barquette de frites de chez Machin-Truck, oubliée sur la rambarde de la plage (à se demander si Marilyn, la fille qui tient la baraque à frites, ne la lui dépose pas là, exprès pour qu'il la trouve « par hasard » à sa sortie de l'eau), s'est installé pour la déguster, les fesses un peu dans l'eau. En repartant, il est passé devant la camionnette, a fait au cas où un clin d'œil à Marilyn qui se débattait avec son déversoir à ketchup.

Maintenant, il fait le chemin dans l'autre sens. Rue Alphonse Daudet, près du marché, il s'arrête devant la

boulangerie de Karima qui lui refile en douce les invendus de la veille. Au menu aujourd'hui : croissants presque pas durs. Georges et Colette vont adorer ça, il se dit, Pëppo. Trempés dans le lait, ça fera des croissants presque trop mous, le must. Si ça se trouve Frida aura oublié de faire à manger, et on sera tous bien contents avec ce petit-déjeuner du soir.

Il roule sur le trottoir le long de la marina, évite les touristes comme il peut. Déjà sur place, ceux-là, s'étonne Pëppo qui fonce et s'envole. Il longe le Brazilia, camping cinq étoiles, un des plus beaux d'Europe, dit la pub, coupe par la résidence Les Fleurs du Roussillon, grandes maisons ocre aux baies vitrées géantes, lauriers roses et chant des cigales vendus avec, bonheur très haut de gamme en option.

Quelques centaines de mètres – et il a l'impression de flotter sur le bitume brûlant – et il est déjà de l'autre côté. L'autre côté c'est chez lui, chez eux, là où les palmiers faméliques et carbonisés sonnent faux, là où la route est cabossée, nids de poule, dos d'âne explosés ; cauchemar animal. Des morceaux de plage près de la quatre-voies, sales et déprimants sauf si on aime vraiment le bruit des moteurs et le sable d'un subtil gris *ventre-de-taupé*, les papiers gras et les canettes au sol comme des cadeaux. Plus loin, le camping, juste derrière la rivière.

Le Tropical.

Qui n'a de tropical que le nom, vous l'avez compris.

Enfin, presque, car même le nom du camping n'est plus ce qu'il était : le T est tombé, arraché un soir de tempête, jamais recollé.

Le Ropical, donc. Camping à zéro étoile, le plus moche camping d'Europe, dirait la pub si Tonton Max avait l'argent pour se payer des affiches.

Mais Maximilien n'a pas d'argent, il n'en a jamais eu et n'en aura jamais. Il a acheté ce camping au début des années 80, parce que le maire de la ville avait promis un pont «à la Eiffel», une extension de la marina, une réserve de flamants roses et un vrai golf, même pas mini. Ils avaient dû flairer le pigeon, un bon gros pigeon à chemise à fleurs, pompes façon zèbre et collier en bois d'arbre. Il a investi tout ce qu'il avait. La piscine rutilait, beau bleu azur, le ciel des Pyrénées promettait des étés grandioses, bleu piscine. Il y avait un kiosque, Maximilien prévoyait d'organiser des spectacles plusieurs fois dans la semaine, il voulait éviter les concours de t-shirts mouillés et les soirées blagues à Toto. Il voyait grand. Immense. Des concerts, du jazz, des soirées à thèmes, de la qualité. Le premier été, il a embauché les futurs parents de Pëppo, Helga et Fortunato, qui avaient mis au point un duo mêlant magie italienne et humour suédois, et puis Valdo, que tout le monde a fini par appeler l'Argentin – alors qu'il vient d'El Paso, au Mexique. Valdo qui chantait, jouait de la guitare comme un dieu grec, Valdo qui chante toujours d'ailleurs, à faire pleurer, comme s'il chantait les rêves écrabouillés de Max.

Parce que le maire n'a jamais entamé les travaux de construction du pont qui devait relier la marina luxueuse du centre-ville et le camping planté dans le marigot.

Max a tout fait pour changer les choses et rameuter les touristes. A acheté à vil prix un toboggan super moderne, imaginant les enfants glisser en hurlant de plaisir et de frousse. Quelques Danois et Hollandais ont débarqué la première année, mais ne sont pas revenus la deuxième. Le camping a commencé sa lente agonie dès le mois de septembre 1982.

Un vrai cul-de-sac, si t'es arrivé ici, c'est soit que tu t'es perdu en cherchant autre chose, soit que t'es fou, dit souvent Valdo, qui lui, est resté. Mais n'est qu'à moitié fou.

Pendant longtemps, Valdo et Max ont ramassé de la ferraille à droite et à gauche, dans l'idée de le construire eux-mêmes, ce pont à la Eiffel. Ils entassent encore aujourd'hui des roues de vélos, des carcasses de voitures, des tambours de machines à laver, bref tout ce qui ressemble de loin à du métal rouillé, et déposent leurs trouvailles à l'arrière du Ropical, entre les anciens vestiaires et le mini-golf.

La piscine a été vidée de son eau. Elle a abrité un temps les poules et les canards que Pëppo avait volés en passant à skate près de la ferme des Parisiens. Un peu de paille, des graines, un vague abri en bois bricolé à la va-vite par Valdo : tout ce petit monde s'était installé pour de bon. C'est là qu'ils ont appris que les poules aiment les toboggans, collection printemps-été 82.

À chaque fois que Pëppo passe devant le bassin vide, il repense à toutes ces bestioles revenues à la casserole dans une bonne sauce au rosé de Provence, toutes, même celles à qui il avait donné un prénom, José, Pierrette, Vadrouille et le coq Luche. Avec les gens d'ici, ça sert à rien de s'attacher à n'importe quoi qui se mange.

Il lâche son skate en bas des marches du mobil-home de Valdo.

– Hey, l’Argentin ! T’es dans le coin ?

Il entend un genre de meuglement venu de l’intérieur du mobil-home.

– T’es là ? Je dérange ?

Puis un grincement de lit, un bâillement, un genou qui se cogne, un cocktail fruité d’insultes en espagnol, *concha tu madre cabrón y pendejo*, et la porte qui s’ouvre d’un coup, rebondit, se referme sec.

– Super accueil, spécialité argentine ?

Valdo finit par ouvrir à nouveau, Pëppo le découvre en caleçon, vieux t-shirt à la dérive, vaguement propre.

– Commence pas à m’emmerder, le piaf. J’suis pas d’humeur. Tu rappliques ici pour quoi ? T’as une bonne raison de me réveiller ?

– Déjà, première bonne raison, il est treize heures.

– Ah, parce que maintenant, c’est toi qui décides à quelle heure j’émerge ? Tu te prends pour qui... ma mère ?

– T’étais pas à ta place habituelle ce matin, je venais juste voir si tout allait bien. Je vais te laisser du coup, c’était un vrai plaisir.

– Mais c’est *Desperate Housewives*, ici ! Et t’as un panier plein de brownies chauds pour ton gentil voisin, aussi ? Fous le camp, le piaf, moi je vais me recoucher. La nuit a été dure.

– Je sais, on t’a entendu jouer une bonne partie de la nuit.

– Eh ben, portez plainte pour tapage nocturne !

Valdo a déjà filé pour se remettre au lit, Pëppo aurait bien partagé un café-chaussette avec lui mais la mauvaise

humeur de son voisin l'incite plutôt à rentrer dans sa caravane, quelques places plus loin. Il pose ses planches contre le tronc du palmier dépressif, seule plante du secteur.

– T'en prends soin, Pamela? lance Pëppo qui, souvent, parle à cet arbre qui s'ennuie. Comme il parle au vent, aux vagues, au frigo ou comme il se parle à lui-même.

– Pas de réponse, ma jolie? Tu pourrais faire un effort, tout arbre que tu es. T'as besoin de compagnie? Je te trouverai un truc. Promis.

Dans la caravane, ça sent la frite et la poubelle qui déborde. Traînent sur le lino des arêtes de sardines de la veille, ah non, de l'avant-veille, que Pëppo ramasse et pose sur la table (puisque la poubelle déborde).

– Je ferai le ménage plus tard. D'abord, je dois trier les canards en plastoc et les boules à neige.

– Tu causes tout seul, le piaf?

Pëppo sursaute.

Derrière lui, Valdo. Tout un attirail en main, dont une chaussette accrochée à un petit trépied en bois, qu'il lui tend en souriant de toutes ses dents, enfin toutes celles qui lui restent.

– Voilà le café, petit piaf.

– Tu regrettes d'avoir été si désagréable?

– Valdo zéro regret. Jamais. Les regrets c'est la mort. Pose tes fesses, ça infuse. Tu m'invites?

Pëppo ne répond pas, glisse du pied un tabouret en direction de Valdo qui, déjà, fait couler le café dans un verre posé sous le trépied.

– Au fait, tu la changes, la chaussette, de temps en temps?

– Non, Valdo tout crado : je prends celle de la veille, c’est ça qui donne le goût.

Pëppo sourit. Il boira le vrai jus de chaussette de l’Argentin, parce qu’il n’en a jamais bu d’aussi bon.

– Tu sais, j’ai lu que dans un quartier très branché à Berlin, c’est devenu la grande mode, le café à la chaussette !

– T’es à la mode, l’Argentin. T’es tendance.

Maintenant, Pëppo se tait. Ça fait partie du rituel. Les disputes, les insultes, la mauvaise humeur de l’un, le café partagé et le silence de l’autre.

Valdo parle pour deux.

– Alors, c’est quoi cette histoire de boule de canard et de neige en plastique ?

Pëppo se dirige vers sa couchette, cachée derrière un gros rideau rouge sang ramassé dans les poubelles du théâtre de Perpignan, l’année d’avant.

Il tire un gros sac Ikea caché sous le matelas et le pose sous le nez de Valdo.

– Waouh, belle récolte, le piaf. Encore un larcin raté ? T’arrives pas à voler des trucs revendables, toi, hein ? On va faire quoi, petit, avec cinquante boules à neige *Arc de Triomphe* ? Les vendre sur la plage ? T’as pensé à un slogan ? Et ça, c’est quoi, bon sang ? Des canards jaunes et rouges pour la pêche magique des fêtes foraines... super. File-les à Colette et Georges, à part ça, je vois pas. Je sais pas, moi, vole des cigarettes, de l’alcool, des trucs à trafiquer, comme Max. Lui, il sait faire.

Après cette tirade, Pëppo hausse les épaules. Il sait bien qu’il tombe souvent à côté avec ses vols à la tire. Tout le

monde au camping, parmi les habitants qui restent à l'année, ceux pour qui c'est le Ropical ou la rue, tout le monde se souvient de la caisse de cigares qui était en fait une caisse de porte-clefs phosphorescents Statue de la Liberté. Edwige, une chouette fille qui vivait dans le mobil-home 121 à l'époque, en avait fait une guirlande pour décorer le bureau de Max à l'accueil, et des mobiles décoratifs pour chacun. Celui de Pëppo et Frida trône au-dessus du frigo, comme un appel au voyage, un vieux rêve d'Amérique qui ne brille même plus la nuit.

– Je suis pas fait pour ça, je le fais parce que les parents n'envoient plus assez d'argent depuis quelques mois. Et Tonton Max s'en sort pas avec nous quatre ici, à sa charge.

– Ah, tu reparles ?

– Enfin, il y a le stage de Frida à la crèche pilote, en ville. Mais elle se fait à peine trois cents euros pour un mi-temps. Alors, je pique des machins. Et je passe toujours à côté du magot.

– Elle rentre quand, ta sœur ?

– Vers dix-neuf heures, avec les nains. On fera un petit-déj, si tu veux passer ce soir.

– Je louperais pour rien au monde un petit-déj nocturne chez Frida et Pëppo Anconetti. À tout à l'heure, le piaf. Fais pas de bêtises. Tiens, je récupère les arêtes de sardines pour mon chat.

Pëppo nettoie un peu la caravane en attendant le retour de sa sœur. Il met la musique à fond, pas de voisins, pas de pression. La dernière compil de son père, enregistrée sur une vieille cassette audio à l'ancienne, de la chanson française,

Étienne Daho, la voix rauque de Dani qui répète *Ce n'est rien, c'est sans fin*, Johnny Halliday, quelques sketches de Coluche, *Misère*, des chants partisans italiens et bien sûr, parce qu'Helga l'adore, Dalida. Régulièrement, Fortunato envoie à ses enfants restés au camping avec leur oncle une compilation de ses airs préférés, des chansons qu'ils utilisent, sa femme et lui, pour leur spectacle. C'est le lien qu'il maintient avec eux, de vieilles cassettes à rembobiner au crayon à papier et que Pëppo et Frida écoutent sur un antique lecteur récupéré aux encombrants.

Il chante à tue-tête, balai et serpillière en main, essayant d'imiter la voix de Dani.

Ce n'est rien, rien, c'est sans fin...

Un coup de chiffon sur l'affiche du spectacle de ses parents, 1982 et pas une ride, scotchée au-dessus des toilettes de la caravane : une photo d'eux, tout en strass et paillettes, des étoiles roses, bleues, vertes, *FrouFrou et Diamantino, duo cosmique, ce soir à vingt heures ! Au Camping Tropical. Ambiance garantie !*

Depuis, les choses ont changé.

Salement.

Fortunato et Helga alias « FrouFrou et Diamantino » parcourent le monde sur des bateaux de croisière pour personnes âgées, et font semblant de s'amuser, font semblant de les amuser au large de la Sicile, de la Grèce, de la Crète. Ils rêvent du jour où ils pourront revenir près des leurs. Mais c'est le seul travail stable qu'ils aient trouvé, alors ce provisoire dure depuis des années. Sept exactement. Sept ans à envoyer de l'argent à Max quand ils peuvent, cinq semaines de vacances

en hiver passées au camping avant de repartir en mer, pour faire rêver les petits vieux.

Les choses ont changé. Le Tropical a perdu son T. Ambiance non garantie.

Ce n'est rien, presque rien, des étoiles des revers, c'est sans fin...